LES AMANS
SANS LE SAVOIR,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 6 Juillet 1771, au Théâtre du Palais des Tuileries.



A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, Cul-de-Sac des Quatre-vents, Fauxbourg Saint-Germain.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

Le Comte d'AURAI.

La Comteſſe d'AURAI.

Le Marquis de SAINVILLE, leur Fils.

HENRIETTE, leur Niece.

La Préſidente de CANDEUSE.

Le Chevalier de CANDEUSE, ſon Fils.

GERMONT, Valet-de-Chambre de Sainville.

LISE, Femme-de-Chambre d'Henriette.

Le Théâtre repréſente un Sallon, dont la porte doit être à glaces, pour laiſſer voir un Jardin.

La Scène eſt dans la maiſon du Comte d'Aurai.



LES AMANS SANS LE SAVOIR, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERMONT, LISE.

(*Germont ſur le devant du Théâtre, aſſis & liſant.*)

LISE.

COMMENT ſe trouve Monſieur Germont, dans ce fauteuil ?

GERMONT.

Fort bien.

LISE.

Vous n'avez donc rien à faire ?

GERMONT.

Rien du tout.

LISE.

Rien abſolument ?

GERMONT.

Non : mon Maître eſt ſorti ; Madame la Comteſſe ſa mere eſt allée, par le jardin, chez Madame la Préſidente de Candeuſe ; les gens de M. le Comte ſont en commiſſion : je m'ennuyois, je ſuis entré dans ce ſallon ; j'y ai trouvé ce livre, & j'en étois préciſément ſur un endroit qui traite de l'éducation. (*D'un air grave.*) Matiere importante, dont on ne s'occupe guere ici. Je n'ai point encore vu de jeunes perſonnes élevées comme le ſont le Marquis de Sainville & Mademoiſelle Henriette.

LISE.

Qu'y trouvez-vous donc tant à redire ?

GERMONT.

J'y trouve... ce que tout le monde voit .. Madame la Comteſſe, trop ſérieuſe pour une femme, accoutume ſa niece, qu'elle aime cependant, à vivre preſque ſeule. Mademoiſelle Henriette dédaigne les talens ; elle écrit ſans ceſſe... lit toujours... parle peu... rêve ſouvent, & n'a d'autres plaiſirs que la compagnie de ſa tante : je ne ſais ce qu'elles peuvent ſe dire ; mais je gagerois qu'elles s'ennuyent à périr.

LISE.

Je ſuis bien ſure du contraire, & je ne vois jamais Mademoiſelle Henriette plus contente, que lorſqu'elle eſt avec Madame la Comteſſe.

GERMONT.

Vous le croyez... Au reſte, ce n'eſt pas là ce qui m'intéreſſe le plus ; c'eſt le Marquis. Je pourrois me plaindre de n'avoir pas été chargé de l'élever ; cette fonction eſt ordinairement la récompenſe d'un ancien domeſtique, & je me flatte que je l'aurois remplie avec diſtinction.

LISE, *riant.*

Vous ?

GERMONT.

Oui, moi, moi. Qu'y a-t-il donc de ſi riſible dans ce que je dis ?

LISE.

Ah ! pardon, Monſieur... Je ne connoiſſois pas tous vos talens ; mais, ſoit dit entre nous, ſans vous déplaire, Monſieur le Comte eſt bien en état de...

GERMONT.

Monſieur le Comte, d'un caractere vif, mais bon, gai, plein d'honneur, permet tout à ſon fils. Loin de le retenir ſur beaucoup de choſes que l'on apprend toujours trop tôt, il ſemble l'inviter à les chercher. Il lui donne plus d'argent qu'il n'en demande. Chevaux, carroſſes, bijoux, habits plus qu'il n'en peut uſer. Avant peu de temps, mon Maître ne ſe ſouciera plus de rien. Je doute qu'on le cite jamais pour modele aux jeunes gens de ſon âge.

LISE.

Mademoiſelle Henriette ne penſe pas comme vous, & je l'entends ſouvent faire les plus grands éloges du Marquis, lorſque Madame la Comteſſe s'en plaint.

GERMONT.

A la bonne heure, il n'en eſt pas moins vrai que le Comte & la Comteſſe n'entendent rien à l'éducation ; & je crains fort qu'ils ne faſſent de leur fils & de leur niece, deux perſonnages ſinguliers. On mariera difficilement Mademoiſelle Henriette.

LISE.

Mais on n'en a pas le projet : elle n'eſt point riche, dit-on.

GERMONT.

Je ſais cela mieux que perſonne. J'accompagnois Madame la Comteſſe lorſqu'elle alla chercher Mademoiſelle Henriette dans une petite terre, où elle étoit ſans parens & ſans ſecours. Votre Maîtreſſe eſt fille d'une ſœur de Madame. Cette ſœur, c'étoit encore de ces femmes d'eſprit qui font des ſottiſes : elle avoit épouſé un homme de qualité fort pauvre ; ils ſont morts tous deux, & Madame s'eſt chargée de leur fille, qu'elle ne pourra

donner qu'à quelques jeunes gens de Finance, qui seront tout glorieux de tenir à des personnes de qualité.

LISE.

Ce n'est pas l'intention de Madame, encore moins celle de Mademoiselle.

GERMONT.

Elle épousera donc quelque honnête campagnard, & vivra dans le fond d'une Province; ce qui est à-peu-près aussi triste que de rester fille.

SCENE II.

LA COMTESSE D'AURAI, GERMONT, LISE.

LA COMTESSE, *à Germont.*

MOn fils est-il rentré?

GERMONT.

Je l'ignore, Madame; & je vais le savoir.

(Il sort.)

LA COMTESSE, *à Lise.*

Henriette est chez elle, sans doute?

LISE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Dites-lui de descendre... Mais la voici.

SCENE III.

HENRIETTE, LA COMTESSE D'AURAI.

HENRIETTE, *baisant la main de la Comtesse.*

J'Avois besoin de vous voir, Madame, je m'ennuyois. Je le sens bien, la solitude n'est que l'absence des personnes qu'on aime.

LA COMTESSE.

J'avois une affaire bien intéressante, ma chere Henriette, puisqu'elle vous regarde. Votre sort va changer... Que cette nouvelle ne vous alarme point; je n'aurois accepté, qu'avec une extrême répugnance, tout parti qui vous auroit éloigné de moi : mes vœux sont remplis, nous ne serons jamais séparées. Je vous ai dit souvent, qu'avec le peu de fortune qui vous restoit, vous ne pouviez être heureuse que par votre façon de penser. Elle répond parfaitement à mes desirs. Vous ne tenez à rien de ce qui peut occuper nos jeunes personnes; vous n'avez point la frivolité de leurs goûts, la vanité de leur cœur, l'inégalité de leur caractère; vous ferez la gloire & le bonheur de votre époux. Celui que je vous destine est digne de l'être, puisqu'il a su vous choisir; il est d'une naissance distinguée dans la robe... (*Henriette fait un mouvement de chagrin.*) Il n'en a pas suivi l'état; il est Colonel, sa figure est très-bien, sa fortune considérable.

Je puis vous avouer à présent que la richesse est un bonheur; non qu'elle soit la source de celui que l'on peut trouver en soi, mais parce qu'elle donne les moyens d'affoiblir les maux que l'on peut rencontrer dans le monde.

Vous connoissez le Chevalier de Candeuse?

HENRIETTE, *un peu interdite.*

Oui, Madame...

LA COMTESSE.

C'est lui qui vous demande, & c'est à lui que vous êtes promise. Sa mere est presque aussi enchantée que moi-même de ce mariage; je viens de tout régler avec elle : voilà ce qui m'avoit éloigné de vous. Ce jardin sera la seule distance qui nous séparera; je verrai toujours mon amie, & son bonheur sera le charme de mes jours.

HENRIETTE.

Quand je vous dois mon existence & les qualités qui me la font chérir, croyez-vous pouvoir augmenter, par des biens dont vous m'avez appris à me passer, la

reconnoiſſance que le ſentiment a gravée dans mon ame? Si le bonheur eſt en moi, pourquoi l'eſpérerois-je d'un autre? Si je ne ſuis ni vaine, ni frivole, ni capricieuſe, une grande fortune m'eſt abſolument inutile. Ah! Madame, avez-vous pu vous réſoudre à m'arracher du ſein d'une famille que j'adore, pour me porter chez des inconnus, qui... Pardonnez ma franchiſe... Mais il me ſemble que mon oncle ne ſe ſoucie pas beaucoup de la Préſidente & de ſon fils.

LA COMTESSE, *ſans avoir l'air trop perſuadée de ce qu'elle dit.*

Monſieur le Comte d'Aurai eſt quelquefois injuſte; il s'eſt prévenu contre la Préſidente... parce qu'elle parle beaucoup, dit-il; & contre le Chevalier, parce qu'il parle peu. Madame de Candeuſe raconte quelquefois des hiſtoires, il la croit indiſcrete. Son fils eſt ſérieux, il le croit vain. Mon mari voudroit qu'une femme ne dît jamais rien d'une autre, & que tous les jeunes gens fuſſent auſſi vifs que Sainville: ſi tout le monde ſe reſſembloit, on ſeroit peut-être fort malheureux, ou trop ennuyé au moins; c'eſt à la variété des caracteres que l'on doit tous les plaiſirs. La Préſidente eſt une femme d'eſprit; Candeuſe eſt aimable, & j'eſpere que vous l'aimerez.

HENRIETTE.

Quelque mérite qu'il puiſſe avoir, je vous aſſure qu'il ne vous remplacera jamais dans mon cœur.

LA COMTESSE.

L'amour que vous aurez certainement pour Candeuſe, n'éteindra pas votre amitié pour moi, j'aime à le croire: ces ſentimens ne peuvent ſe détruire dans une ame comme la vôtre; mais ne penſez pas que je conſerverai la premiere place: tout ce qui vous paroit intéreſſant aujourd'hui, ceſſera bientôt de l'être.

HENRIETTE.

Non, je n'aimerai jamais.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez le ſavoir; inſtruite, éclairée, ſenſible, vous avez fait, d'après vous-même & vos lec-

tures,

tures, quelques résultats sur votre façon d'être & de penser ; vous pouvez répondre de la générosité de votre ame, de la bonté de votre cœur, de votre sensibilité pour tout ce qui mérite votre estime, votre amitié, votre reconnoissance. Tous ses sentimens sont développés en vous, sont connus ; mais cette tendresse réciproque de deux cœurs unis par des liens sacrés.... Henriette, vous ne pouvez pas même l'imaginer.

HENRIETTE.

Persuadée que je n'aurois jamais d'époux, & n'en désirant point, je n'ai pas cherché à connoître si mon cœur étoit fait pour l'amour. Mais pourquoi ne me suis-je point apperçue dans le monde de ce bonheur qui naît de l'union des époux ? Ici seulement je suis forcée d'y croire ; par-tout je vois des indifférens ou des malheureux ; comment ne craindrois-je pas d'en augmenter le nombre, & comment risquez-vous de répondre de mon cœur & de celui du Chevalier ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis persuadée qu'il est impossible qu'une jeune personne honnête, qui passe du sein de sa famille auprès d'un époux aimable, & sur-tout estimé, puisse résister aux sentimens que ce nouvel état inspire, si son mari cherche à lui plaire. Un homme qui sait qu'il ne suffit pas d'être maître, qu'il doit faire chérir ses loix, & que si la vertu dicte nos devoirs, c'est l'amour qui nous les rend précieux, doit obtenir le cœur de sa femme. Ces unions malheureuses qui vous effrayent, ne sont que le triste fruit de la coupable indifférence des époux. Qu'ils aiment, ils seront aimés ; & Candeuse vous adore.

HENRIETTE.

Puisse son mérite & vos leçons opérer dans mon cœur le changement que vous attendez, & que je desire, parce que vous le souhaitez !

(*Elle lui baise la main.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS DE SAINVILLE, LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE.

SAINVILLE, *entre en courant, & baiſe la main de la Comteſſe, qu'Henriette tient encore.*

Et-moi auſſi.... Attendez, je les baiſerai toutes deux.

LA COMTESSE.

Vous êtes habillé de bonne heure aujourd'hui!

SAINVILLE.

Mon pere m'a dit qu'il avoit affaire de moi. J'avois auſſi quelques projets.... Je comptois aller voir mon aimable couſine, que vous aviez abandonnée. Quoiqu'un peu ſérieuſe, j'aime à me trouver avec elle. Des différens genres de raiſon dont on s'ajuſte dans le monde, le ſien eſt le ſeul qui ne m'ennuye point. Croyez-vous qu'il ſoit difficile de ſe plaire avec elle?

LA COMTESSE.

Non, aſſurément, & je voudrois qu'elle penſât auſſi favorablement pour vous; mais je doute que votre converſation l'amuſe, mon fils; vous êtes encore bien frivole.

HENRIETTE.

Vous ne lui rendez pas juſtice, Madame, & je lui crois plus de raiſon que vous ne lui en accordez. Ses diſcours me le prouvent; ſes actions peut-être n'y répondent pas, mais la force des exemples l'entraîne; car je n'imaginerai jamais qu'il ait le talent de perſuader ce qu'il ne penſe pas.

SAINVILLE.

(*A Henriette.*) (*A la Comteſſe.*)

Je ſuis incapable de fauſſeté..... Ma couſine ſe connoît en raiſon; faites-moi la grace de l'en croire ſur mon compte: j'approuve tout ce qu'elle dira.

LA COMTESSE.

Henriette se moque de vous ; elle vante vos discours, & blâme votre conduite. Il n'y a pas de quoi vous applaudir ; mais nous ne pouvons vous juger ni l'une ni l'autre ; il faudroit avoir votre confiance, vous ne la donnez qu'à votre pere.

SAINVILLE.

Mon pere rit de beaucoup de choses qui.... vous fâcheroient, Madame. Toute réflexion faite, il s'amuse à mes dépens ; il aime à m'entendre plaindre des hommes ; il est enchanté quand les femmes me trompent ; fort aise quand je m'ennuye. Je viens de lui compter un soupé d'hier ; plus je l'assurois qu'il m'avoit excédé, plus il m'a soutenu que je devois l'avoir trouvé charmant.

LA COMTESSE.

Où soupâtes-vous donc ?

SAINVILLE.

Chez la Marquise d'Orneuil. On m'avoit prié d'arriver de bonne heure : c'étoit une véritable embuscade. J'ai trouvé quatre ou cinq femmes, sept ou huit hommes qui faisoient un concert perfide.

La Maîtresse de la maison jouoit de la harpe ; la petite Baronne sa sœur nous a chanté des airs Italiens, avec toutes les prétentions possibles à la voix légere. Elle ne se doutoit pas des paroles ; elle a la fureur des langues étrangeres, & feroit mieux d'apprendre le Français. La Comtesse d'Herbier, malgré ses quarante ans, a voulu chanter son morceau ; comme elle a beaucoup de dignité, c'étoit avec une lenteur .... désolante ; lenteur qu'elle donne pour de la décence, comme la Baronne prend son étourderie pour de l'enjouement. Nancay jouoit du basson, & faisoit un bruit épouvantable. Dorsin étoit modestement à l'orchestre. Mais le beau Tessan nous a donné un air de violon seul. Le Comte de Fargy suoit à grosses gouttes pour mettre de l'ame dans sa flûte ; ses grosses joues, ses gros yeux, ses gros doigts juroient avec sa musique ; car il a la folie du tendre.

Toutes ces perſonnes étoient mêlées avec des Chanteuſes & des violons à gages ; tout a parlé, fait ſociété, ſoupé enfin , & cela s'appelle une ſoirée charmante .... Que les talens ſont ennuyeux quand ils ſont médiocres & déplacés !

LA COMTESSE , *ſouriant.*

Vous êtes difficile en fêtes , mais je vous en prépare une qui vous plaira ſurement. Je vais marier Henriette.

SAINVILLE.

(*Etonné.*) (*Sérieuſement à Henriette.*)

Bon ! .... J'en ſuis charmé.... Je vous en fais mon compliment. (*A la Comteſſe.*) A qui ?

LA COMTESSE.

A Candeuſe.

SAINVILLE , *froidement.*

Il eſt fait pour être heureux , il eſt riche. (*à Henriette.*) Qu'en penſez-vous ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle en doit penſer ? Son eſprit s'étonne de ce changement d'état ; mais il peut lui devenir agréable.

SAINVILLE , *froidement.*

Oui , ſi le haſard veut qu'elle ſoit heureuſe.

LA COMTESSE.

Elle eſt faite pour l'être.

SAINVILLE , *vivement.*

Ce n'eſt pas un titre certain. Candeuſe eſt ſérieux , froid , plein de vanité....

LA COMTESSE.

C'eſt votre ami , Sainville , & je ne vous ai jamais vu chercher à diminuer l'eſtime qu'on a pour lui....

SAINVILLE.

Mais il y a beaucoup de gens eſtimés dans le monde , dont je ne voudrois pas pour mari , ſi j'étois femme.

LA COMTESSE.

Parce qu'il eſt ſérieux ? Ce mot , grace à votre pere , eſt devenu terrible ici. Faut-il que tout le monde vous reſſemble ? Candeuſe eſt froid , parce qu'il ne ſe livre

pas au premier venu ; & vain, parce que tous les hommes de sa connoissance ne sont pas ses amis ; vous jugez légerement.... (*bas.*) Vous seriez mieux de vous taire.

SAINVILLE.

Vous ne m'empêcherez pas de m'intéresser à ma cousine. Son bonheur....

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'il me soit indifférent ?

SAINVILLE.

On se trompe quelquefois.... (*A Henriette.*) Nous allons donc vous perdre ? Au moins, exciterons-nous vos regrets ?

HENRIETTE.

J'espere ne pas être dans le cas d'éprouver des sentimens si douloureux.

LA COMTESSE.

La Présidente loge les nouveaux époux ; ainsi nous ne serons pas éloignés.

SAINVILLE.

J'aurai donc sans cesse le bonheur du Chevalier sous les yeux ?

LA COMTESSE, *étonnée.*

Mais, mon fils, je ne vous conçois pas.... Le bonheur de votre ami, de votre parente, vous sera désagréable ?

SAINVILLE, *embarrassé.*

Non, Madame ; je voulois dire seulement que.... je serai seul ici.... je ne verrai que des époux heureux.... & je ne tiendrai à rien.

LA COMTESSE.

Mais vous fuyez le mariage ; vous ne voulez point de chaînes, d'embarras. A quoi bon prendre une femme, dites-vous tous les jours ?

SAINVILLE.

Oui, dans la crainte d'en trouver une comme il y en a tant.... que je ne puisse aimer. Un bien dont je me prive, parce qu'il peut être un mal, sera mon supplice, quand j'en verrai jouir un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! on vous mariera.

SAINVILLE.

A qui ? Il n'y a pas une de celles que vous pouvez m'offrir , dont je vouluſſe.

LA COMTESSE.

Voilà les diſcours du Comte d'Aurai ; je ne penſe , ni comme lui , ni comme vous ; & je crois qu'il en eſt encore pluſieurs dignes d'être recherchées.

SAINVILLE , *vivement.*

Nommez-en une ?

LA COMTESSE.

Vingt , ſans y rêver long-temps .... (*Elle cherche.*) Lucinde.

SAINVILLE.

Elle eſt dédaigneuſe & fiere. Je ſerois bientôt brouillé avec tout le monde.

LA COMTESSE.

Laure.

SAINVILLE.

Elle eſt bête & peu jolie.

LA COMTESSE.

Elle eſt riche.... Zélide eſt belle , pleine d'eſprit.

SAINVILLE.

Oui ; ſa mere étoit comme elle , & je craindrois qu'elle ne lui reſſemblât en tout. On m'a dit.... & vous ſavez....

LA COMTESSE.

Adélaïde.

SAINVILLE.

Elle ſera dévote ; toutes ſes parentes le ſont.

LA COMTESSE , *héſitant.*

.... Hortenſe.

SAINVILLE.

Une financiere! vous plaiſantez. Mon pere n'aime pas l'opulence. Conſultez-le ; j'y conſens ſi c'eſt ſon avis.



SCENE V.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE; HENRIETTE, SAINVILLE.

LE COMTE.

MOn avis.... Comme vous voudrez. Mais de quoi s'agit-il ?

LA COMTESSE.

Sainville veut une femme, parce que l'on donne un époux à ſa couſine. Je lui nommois toutes les jeunes perſonnes qui pourroient lui convenir; mais trop bien inſtruit par vous, il leur trouve mille défauts.

LE COMTE, *riant*.

C'eſt aſſez bien voir.... S'il étoit vrai cependant qu'il voulût ſe marier, je lui demanderois la permiſſion, & à vous auſſi, de lui donner quelques conſeils.

Toutes vos jeunes filles ſont bien dangereuſes; on ne peut connoître leur caractère. Avant l'hymen, c'eſt la douceur même ſous le voile de la décence. Sont-elles mariées, la liberté, le monde, le déſœuvrement, l'occaſion les entraînent, & rien ne les arrête plus.

Sainville, ſi tu veux me croire, épouſe une veuve; on ſait du moins à quoi s'en tenir ſur ſes défauts comme ſur ſes vertus. Des femmes faites à des étourdis.... Des hommes ſages à de jeunes perſonnes. Pour qu'un mariage ſoit heureux, il faut que l'un des époux ſoit capable de conduire l'autre, ſinon ils s'égarent tous les deux.

SAINVILLE.

Mon pere s'amuſe. Se faire le gouverneur de ſa femme, le beau moyen de plaire !

LE COMTE.

Nous aurons aſſez de temps pour penſer à toi ! Henriette m'occupe. (*A la Comteſſe.*) Tout eſt-il arrangé ?

LA COMTESSE.

Oui, j'attends la Préſidente.

LE COMTE.

Je sortirai donc avant qu'elle arrive, afin qu'elle puisse dire tout ce qui est inutile. Cette partie de son discours est toujours la plus longue.

LA COMTESSE.

C'est votre fantaisie de le croire. En vérité, c'est une des meilleures femmes que je connoisse.... Le meilleur cœur.... complaisante.... attentive....

LE COMTE.

Oui. Mais elle aime à parler, & moi je n'aime point à l'entendre. Vous dites que c'est une bonne femme; ses propos ont fait du tort à bien des gens. Vous lui croyez un bon cœur; elle cherche toujours à savoir du mal de quelqu'un; & parce qu'elle ne sait que faire, vous la supposez complaisante. Pour attentive, c'est curieuse qu'il falloit dire. Son fils est plus aimable; un peu pédant pour un militaire.

SAINVILLE.

Et plein de prétentions à ce titre.

LA COMTESSE.

(*Au Comte.*)

Mais, Monsieur!.... Mais, mon fils....

LE COMTE.

Mais, mais.... Henriette n'est pas un enfant; elle sait bien que dans ce monde frivole, tout homme circonspect est accusé de pédantisme. Elle ne doit pas être inquiete de son sort. Candeuse est un honnête garçon, & amoureux de plus. Du caractere dont elle est, je la plaindrois fort d'être unie à quelque étourdi, comme.... comme mon fils, par exemple, qui n'aime rien.

SAINVILLE.

En quoi donc suis-je si fort étourdi? Faut-il, pour avoir la réputation d'homme sensé, être comme le Chevalier de Candeuse, ne pas remuer de sa place; parler avec cette lenteur, qui annonce bien moins le talent que la prétention de bien dire? Je ne sais, mais je pense qu'une femme seroit aussi heureuse avec moi qu'avec tout autre; si je suis capable de recevoir des leçons, je suis digne d'en donner.

LE

LE COMTE.

Mais, tu conviendras que ta tournure légère n'excite pas la confiance.

SAINVILLE.

Vous disiez à l'instant qu'il falloit des femmes sages aux étourdis.

LE COMTE.

Oui, pour qu'elles les conduisent ; mais non pas pour qu'elles soient heureuses. Il y a telle femme sensible, qu'une mauvaise tête feroit mourir de chagrin.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LE Marchand d'étoffes est dans votre appartement, Madame.

LA COMTESSE.

Allons, Henriette, il faut nous amuser à les choisir.

(*Elles sortent.*)

SCENE VII.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

TU rêves, je crois ? Est-ce que tu n'as point d'argent ? En voilà... Ou tes amours vont-ils mal ?

SAINVILLE.

La fortune, les amours, tout m'ennuie.

LE COMTE.

Que t'est-il donc arrivé ?

SAINVILLE.

C'est que... je suis amoureux, je crois...

LE COMTE, *riant.*

Sérieuſement?

SAINVILLE.

Ne riez pas, mon pere, ce que je dis eſt très-vrai.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi m'as-tu caché cet amour ?

SAINVILLE.

Je ne ſavois pas en avoir.

LE COMTE.

Tu ne veux pas que je rie?... Et dis-moi, eſt-ce depuis long-temps ?

SAINVILLE.

Mais, oui... ou je ſuis bien trompé.

LE COMTE.

Et tu n'en ſavois rien. Comment as-tu fait cette belle découverte, depuis quand ?

SAINVILLE.

D'aujourd'hui.

LE COMTE.

Oh ! me voilà raſſuré. Puiſque c'eſt l'ouvrage d'un jour, ce n'eſt qu'une fantaiſie; il faut t'arranger.

SAINVILLE.

Si vous vouliez...

LE COMTE.

Moi.... je veux bien être ton confident ; mais je ne peux pas être ton interprete ; & puis j'aurois bien de la peine à me reſſouvenir de toutes les phraſes néceſſaires en pareilles occaſions ; j'ai paſſé l'âge aimable, où l'on déraiſonne avec grace.

SAINVILLE.

Mais, mon pere, je ne vous dis pas de faire l'amour pour moi.

LE COMTE.

Que dis-tu donc ?

SAINVILLE.

Que vous pouvez beaucoup.

LE COMTE.

Eſt-ce une femme dont le mari ſoit jaloux ?... Tu ſerois trop heureux... Eſt-ce une veuve que des parens inté-

reſſés éloignent d'un ſecond hymen ? Alors je peux parler.

SAINVILLE, *avec impatience.*

Elle n'eſt ni femme, ni veuve.

LE COMTE, *ſurpris.*

Elle eſt fille ?

SAINVILLE, *avec chagrin.*

Et ſans fortune.

LE COMTE, *ſérieuſement.*

Mon fils, ne cherchez point à plaire à quelqu'un que vous ne pouvez épouſer ; c'eſt un crime d'y réuſſir. Le talent de ſéduire eſt brillant dans le monde, quand il ne ſert que le plaiſir ; mais il eſt deshonorant s'il trahit l'innocence.

SAINVILLE.

Et pourquoi ne puis-je épouſer une perſonne que j'aime ?

LE COMTE.

Tu dis qu'elle n'eſt pas riche ; tu ne l'es pas aſſez pour prendre une femme ſans bien. Ta fortune ſera conſidérable un jour ; mais nous ſommes faits, ma femme & moi, pour vivre long-temps : il n'y a pas même, avec nous, la reſſource de nous voir mourir d'ennui, comme tant d'autres. En attendant, il te faut une femme qui ait au moins vingt-cinq mille livres de rente.

SAINVILLE, *à part, en ſoupirant.*

En faut-il tant pour être heureux !...

Mais, la guerre donne des occaſions de ſe faire connoître avantageuſement, & les graces de la Cour pourroient ſuppléer...

LE COMTE.

Les graces de la Cour ! Voudrois-tu faire comme tant de gens qui l'étourdiſſent de leurs beſoins, fondés ſur leurs ſervices paſſés, préſens & à venir ? On compteroit leurs jours moins par leurs exploits que par leurs demandes. Il faut être aſſez bon Citoyen pour faire la guerre à ſes dépens, & toujours aſſez fier pour ne point être payé. Je ne dis pas, qu'après avoir rendu ce que

l'on doit à la Patrie, on n'accepte une récompenſe; mais il faut, quand on l'a méritée, ſavoir & pouvoir encore l'attendre.

SAINVILLE.

On peut l'attendre long-temps.

LE COMTE.

Envierois-tu des récompenſes, comme quelques gens, qu'il eſt inutile de nommer, en obtiennent? Non, car tu ne voudrois pas leur reſſembler.

SAINVILLE.

Ils jouiſſent cependant de tous les honneurs qui atteſtent le mérite.

Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas des dots auſſi mal acquiſes que des récompenſes?

LE COMTE.

Nous parlerons de cela une autre fois. Je crains la Préſidente, & je fuis.

SAINVILLE.

Mon pere, un moment... Il ne m'écoute pas... Mais, qu'aurois-je pu lui dire?... Il eſt donc vrai qu'on va marier Henriette...

(*Il rêve.*)

SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE, *entrant par le jardin.*

ON m'attend, ſans doute, avec impatience. Quoi! vous êtes ſeul, Monſieur?

SAINVILLE.

Ah! pardon, Madame, je ne vous voyois pas.

LA PRÉSIDENTE.

Où donc eſt la Comteſſe?

SAINVILLE.

Je l'ignore...

LA PRÉSIDENTE.

Elle n'eſt pas loin, ſans doute; depuis deux jours nous ſommes fort occupées.

SAINVILLE.

De quoi donc?... (*A part.*) Je ne le ſais que trop...

LA PRÉSIDENTE.

Le mariage d'Henriette & de mon fils...

SAINVILLE, *avec humeur.*

Eh bien?...

LA PRÉSIDENTE.

Je voulois qu'il fût ſecret juſqu'au dernier moment; mais je crois que tout le monde le ſait.

SAINVILLE.

Ce n'eſt pas votre faute; car vous êtes ſi diſcrete!

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Mais, je crois que l'on cherche à me deviner. A propos, ſavez-vous que la vieille Seri épouſe le jeune Torzai? c'eſt un mariage fort ridicule; elle ne ſavoit que faire de ſon argent... Ce qui m'étonne, c'eſt le Comte de Dorval, ſi dédaigneux, ſi fier, ſi vain de ſa nobleſſe, il épouſe la fille de Moreuil; un Financier, ſans mœurs, ſans conduite, pour qui tout moyen de s'enrichir eſt convenable... J'oubliois encore... Ah! Madame de Geinezel, veuve d'un très-grand Seigneur, ſe marie à... Son nom m'eſt échappé... Cet Officier de troupes légères, qu'on ne connoit pas... que le jeu ſeul ſoutient à Paris, & qui n'aime point cette femme, malgré ce qu'on en penſoit, même du temps de ſon mari. Convenez que, ſi toutes ces perſonnes ſont malheureuſes, elles le mériteront bien. Mon fils eſt plus ſage; Henriette n'a pas de fortune, mais c'eſt une fille de qualité, aimable, ſpirituelle... Candeuſe ne tardera pas à venir: car tous les inſtans paſſés loin d'Henriette, lui paroiſſent des ſiècles.

SAINVILLE.

Cette phraſe, commune à tous les Amans, eſt bien forte pour un amour d'un jour.

LA PRÉSIDENTE.

Le Chevalier aime votre couſine depuis long-temps; il ne vous en a donc point parlé?

SAINVILLE.

Non. Il a mal fait ; j'aurois pu le ſervir, peut-être.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne ſais pas en quoi, puiſque le Comte & la Comteſſe n'ont pas héſité à m'accorder Henriette.

SAINVILLE.

Oui ; mais ni l'un ni l'autre ne ſavent ce que ma couſine penſe, &...

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous dire ?... Henriette refuſeroit-elle mon fils ?

SAINVILLE.

Elle n'oſera jamais... Cependant je crois ſon cœur...

LA PRÉSIDENTE.

Je vous entends... Elle aime quelqu'un. J'en parlerai à la Comteſſe...

SAINVILLE.

A ma mere ?...

LA PRÉSIDENTE.

Ne craignez rien ; tout s'arrangera... Vous ne ſerez point compromis ; c'eſt un de mes grands talens de traiter les affaires délicates.

SCENE IX.

LA COMTESSE D'AURAI, LA PRÉSIDENTE, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

MIlle pardons, ſi j'ai tardé à vous joindre.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai ſeule tout le tort ; je devois vous aller chercher ; Monſieur m'a retenue.

SAINVILLE.

Moi ?

LA PRÉSIDENTE.

(*Pendant ceci, la Comteſſe fait ſigne à Sainville de ſortir, qui reſte avec l'air inquiet.*)

Je ſerai fort aiſe d'être ſeule avec vous, ma chere Comteſſe. Lorſqu'il s'agit du bonheur des perſonnes qu'on aime, il ne faut rien négliger, tout eſt précieux.

(*Elle s'approche.*)

LA COMTESSE.

Sainville voudra bien nous laiſſer.

(*Sainville ſort.*)

SCENE X.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, LA COMTESSE D'AURAI.

LA PRÉSIDENTE.

MOn fils aime votre niece : je la demande pour lui ; vous me l'accordez, mais ſans avoir conſulté la perſonne que ce mariage intéreſſe le plus, Henriette enfin ; je crains que cette alliance ne ſoit pas de ſon goût.

LA COMTESSE.

Henriette m'a paru ſurpriſe ; mais elle n'a témoigné aucune répugnance.

LA PRÉSIDENTE.

Eſt-ce aſſez ? On voit tant de femmes malheureuſes ; qu'il faut bien prendre garde avant de les engager. Il en eſt, dont tous les torts ne ſont venus que de la violence qu'on leur avoit faite. On croit ne rien devoir à celui qu'on n'a pas choiſi. Madame de Belleſac en eſt un exemple fâcheux ; elle a fait la honte & le ſupplice de ſon époux ; une autre plus vertueuſe ſe feroit contentée de le haïr...

LA COMTESSE.

A quoi tendent ces réflexions ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous croirez que l'envie de parler me poſſede. Mais

feroit-il étonnant qu'une fille aimable, spirituelle, eût inspiré & senti de l'amour? Henriette lit beaucoup; après avoir pensé quelque temps d'après les autres, son imagination a pu s'animer; elle manquoit d'objets, mais l'esprit en indique, & le cœur les réalise.

LA COMTESSE.

Des suppositions ne sont pas des preuves. Henriette ne m'auroit point fait mystere de ses sentimens; d'ailleurs je m'en serois apperçue.

LA PRÉSIDENTE.

Non. Vous êtes de ces caractères confians, qui n'apperçoivent que ce qu'on leur montre. A votre place, je saurois tout ce que ma niece a dans l'ame; je me connois en amour; je distinguerois une femme qui aime, dans vingt autres.

LA COMTESSE.

Sa confiance auroit suppléé à mon peu de lumiere... On vous en a donc parlé?... Nomme-t-on la personne?

LA PRÉSIDENTE.

Non. Je soupçonne que c'est quelque Gentilhomme des environs de vos terres, qu'elle aura vu chez vous. Au reste, ces petites fantaisies passent bien vîte. J'étois fort tendre étant jeune; mon cœur cherchoit sans cesse un objet digne lui; tout ce que je voyois me paroissoit l'époux que le Ciel m'avoit destiné; & si l'on eût écouté mes goûts, je serois unie à tel homme que je trouve aujourd'hui bien maussade & bien vieux. Ce que j'ai senti, Henriette peut l'éprouver.

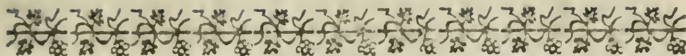
LA COMTESSE.

Qui peut vous avoir donné cette idée?

LA PRÉSIDENTE.

Une personne qui surement est à même d'être instruite... Mais je crains que quelqu'un ne vienne. Sortons, je vous dirai tout.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE *entrant par le jardin & rêvant;* LISE *la regardant venir.*

LISE.

AVouez, Mademoiſelle, qu'un mariage eſt une grande occupation.

HENRIETTE.

Je t'aſſure que je ne penſe à rien, & que j'ignorois même où j'étois.

LISE.

Oh! cela n'eſt pas poſſible; vous avez trop d'eſprit pour ne penſer à rien, pour ne pas ſavoir ce que vous faites.. Je vous apprendrai, ſi vous me le permettez...

HENRIETTE.

Quoi?

LISE.

Que le mariage en queſtion ne vous plaît point... Et que vous avez l'air bien triſte.

HENRIETTE.

On a toujours cet air quand on ne penſe pas.

LISE.

Vous êtes triſte, Mademoiſelle; je le vois malgré vous: ainſi vous avez du chagrin. Le Marquis de Sainville vous a deviné.

HENRIETTE, *vivement.*

Il m'a deviné, dis-tu?... Comment?...

LISE.

Il dit que vous ne consentez à vous marier que par raison, & que si l'on vous laissoit maîtresse de votre sort, vous en disposeriez autrement.

HENRIETTE.

Je ne sais pas ce qui peut lui avoir donné cette idée; mais je le détromperai surement.

SCENE II.

SAINVILLE, HENRIETTE, LISE.

SAINVILLE.

Quoi! ma belle cousine, vous n'ètes point avec ma mere?

HENRIETTE.

J'espérois la suivre; mais la Présidente, qui vouloit aller chez son Notaire avec elle, m'a fait entendre qu'elle desiroit être seule.

SAINVILLE.

J'étois chez Madame d'Herbaut, j'ai vu le carrosse de Madame de Candeuse. Cette Présidente est bien maussade, & je vous plains si vous êtes obligée de passer vos jours avec elle.

HENRIETTE.

Il y a grande apparence que cela m'arrivera.

SAINVILLE.

Aimeriez-vous Candeuse?

HENRIETTE.

Non... Mais... je l'aimerai sans doute... Il a beaucoup d'esprit, dit-on.

SAINVILLE.

Aujourd'hui tout le monde en a.

HENRIETTE.

On le considere.

SAINVILLE.

Sans l'estimer; la considération s'accorde indistinc-

tement aux richeſſes, aux places ; la perſonne eſt comptée pour rien. Candeuſe jouit d'une grande fortune, il parle ſans ceſſe de lui, de ſes principes ; il ſe croit un Colonel de la plus grande importance ; il eſt de ceux qui donnent leurs minutieuſes idées pour de grandes vues, & leurs geſtes pour des actions.

HENRIETTE.

Vous ne pouvez au moins lui refuſer les qualités du cœur. Préferer à de très-grands mariages une fille ſans bien, ce procédé n'eſt-il pas des plus nobles & des plus généreux ?

SAINVILLE.

Candeuſe eſt vain ; ſoyez ſûre qu'il n'agit que pour ſe faire des admirateurs, & qu'il y a dans ſa conduite plus d'adreſſe que de ſentiment. Seroit-il poſſible qu'un homme de ce caractère fût aſſez heureux pour vous obtenir ?

HENRIETTE.

Je ne vois aucun moyen de m'y refuſer.

SAINVILLE.

Mais vous êtes libre... Vous pouvez vous ſouſtraire au pouvoir injuſte ..

HENRIETTE.

Quoi ! je donnerois ce chagrin à ma tante ? Si vous euſſiez été témoin du plaiſir qu'elle reſſentoit en m'apprenant qu'elle me donnoit au Chevalier, combien elle s'applaudiſſoit de m'avoir procuré un état, vous ſentiriez qu'il eſt impoſſible de refuſer des bienfaits où l'on met tant de chaleur & tant de grace. De quel front oſerois-je lui déclarer que j'ai des volontés contraires aux ſiennes ? & quel motif ? Tout ce que vous venez de me dire, puis-je le répéter ? Dailleurs vous êtes ſuſpect ; vous haïſſez le mariage...

SAINVILLE.

Je le vois, Mademoiſelle, vous aimez Candeuſe... Vous vous en défendriez en vain... Excuſez mon zèle... Je l'avoue, il m'emportoit trop loin... Femme d'un homme qui prétend à tout, entourée de magnificence, vous ſerez la perſonne du monde la plus heureuſe. Qu'in-

porte, en effet, le caractère d'un époux riche? On gémit dans ſon appartement; mais on brille dans le monde.

HENRIETTE.

Quand vous m'avez parlé férieuſement, je vous ai répondu: l'ironie s'en mêle, je n'ai plus rien à dire. Je ne m'attendois pas à ce trait de votre part, Sainville; il m'eſt bien ſenſible, & je ne l'oublierai jamais.

(*Elle veut ſortir.*)

SAINVILLE.

Arrêtez, arrêtez, Henriette, ſi vous ne voulez pas me voir au déſeſpoir... Non, vous n'épouſerez point Candeuſe... Un autre doit avoir la préférence, ſi l'amour la mérite.

HENRIETTE.

Sainville, vous vous oubliez... expliquez-vous... un autre!.. Je ne vous entends pas... Quel mouvement vous agite!... Mais, parlez donc...

SAINVILLE, *regardant Liſe.*

Je ne le puis... Mais... Ciel! c'eſt ma mere.

(*Liſe ſort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE D'AURAI, SAINVILLE, HENRIETTE.

LA COMTESSE, *à Sainville.*

Je ne m'attendois pas à vous trouver avec Henriette... (*A Henriette.*) Vous a-t-il fait part des ſoupçons qu'il a communiqués à la Préſidente? Auriez-vous jamais craint qu'il pût être votre ennemi?

SAINVILLE.

Moi, l'ennemi d'Henriette, Madame? Et quel diſcours a pu tenir la Préſidente?

LA COMTESSE.

Vous l'ignorez; je vais l'apprendre à ma niece. Votre

cousin, jaloux du sort qu'on vous prépare, vient d'insinuer à la mere de votre époux que votre cœur est engagé.

SAINVILLE.

Dire que l'on doit consulter son cœur, est-ce faire entendre qu'il est donné ?

HENRIETTE.

En effet, Madame, quelle apparence que Sainville... (*A Sainville.*) Mais cependant vous me disiez qu'un autre...

SAINVILLE, *très-vivement.*

Ne répétez aucune de mes paroles : elles n'ont aucun rapport avec ce que ma mere veut dire. La Présidente me parloit de votre mariage, de l'amour prétendu de son fils ; elle s'applaudissoit de vous avoir obtenue : j'ai dit qu'il auroit été convenable de s'assurer de votre consentement ; c'est un avis tout simple. Vous méritez, je crois...

LA COMTESSE.

Il suffit, laissez-nous.

SAINVILLE.

Croyez, Madame, que tous mes vœux tendent au bonheur d'Henriette. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

UNe explication devant mon fils étoit inutile ; il a beau se défendre, il a parlé. Henriette, si vous aimez, je vous excuse de me l'avoir caché ; mais ce n'est qu'en faveur de l'aveu que vous allez m'en faire.

HENRIETTE.

Moi, Madame ? Eh ! qui pourrois-je aimer ? Aurois-je donné mon cœur à quelques-uns des objets qui n'ont, pour ainsi dire, que passé devant mes yeux ? Je serois

bien prompte à m'enflammer. Je n'aime point, Madame, ou j'aime ſans le ſavoir... ce qui ne me paroit pas poſſible.

LA COMTESSE.

On ſe trompe à des ſentimens encore inconnus; on croit ne reſſentir que de l'amitié, la préférence que le cœur donne, ſemble n'être que le diſcernement de l'eſprit; on croit n'avoir que diſtingué, on aime; l'occaſion ſeule découvre juſqu'à quel point on eſt engagé en ſe croyant libre. Je veux que vous ayez été de bonne foi juſqu'à préſent; l'idée d'être l'épouſe de quelqu'un à qui vous ne penſiez pas, a pu découvrir que vous étiez prévenue pour un autre. Je me rappelle très-bien, qu'en vous parlant du Chevalier, vous étiez triſte & rêveuſe.

HENRIETTE.

Je n'étois qu'étonnée, Madame. Si j'ai de l'éloignement pour le mariage, c'eſt de vous que je le tiens. Mais, puiſque vous me permettez de vous parler avec franchiſe... je vous dirai que le Chevalier ne m'inſpire aucun des ſentimens qu'il eſt en droit d'attendre.

LA COMTESSE.

On n'a point de répugnance, Henriette, quand on n'a pas un goût déterminé; & ſi quelque choſe pouvoit me faire croire que vous m'en impoſez, ce ſeroit votre refus.

HENRIETTE.

Je ne vous refuſe pas, Madame.

LA COMTESSE.

Penſez bien à ce que je vous dis: je ne diſpoſerai point de vous, ſans votre aveu; mais j'ai des droits, je les réclame; il me faut toute votre confiance, & je reſte votre amie... Si vous vous obſtinez à garder votre ſecret, ſongez que vous me rendez à moi même. Je vous laiſſe... ne me ſuivez point; vous avez beſoin d'être ſeule.

(*Elle ſort.*)

HENRIETTE, *ſeule.*

» On ſe trompe à des ſentimens encore inconnus....

» On croit n'avoir que distingué, on aime... » Se pourroit-il ? Mais, non...

SCENE V.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

J'Attendois avec impatience le moment de vous parler. Henriette, ne croyez rien de ce que l'on pourra vous dire... sachez...

HENRIETTE.

Je ne veux rien savoir. Quelles idées avez-vous donc pu donner de moi ? Quelles idées en avez-vous donc vous-même ?

SAINVILLE.

Est-il possible que vous ayez quelques doutes sur mes sentimens ? Quand j'aurois cherché à vous débarrasser de Candeuse, ce n'auroit été que pour...

HENRIETTE.

On ne vous accuse donc pas à tort... Il est donc vrai... Ce ne sont pas ces Candeuses qui m'inquiétent ; je les hais tous : ils sont venus troubler le bonheur dont je jouissois ; mais je ne me consolerai jamais de l'indifférence de la Comtesse, & c'est à vous que je devrai tout mon malheur, à vous que j'aimois comme.... mon frere...

SAINVILLE.

Ne m'aimez pas comme cela, & ne craignez rien de la Comtesse, vous lui serez toujours chere ; mais ne vous défendez pas d'avoir un cœur capable d'aimer, vous feriez le malheur de...

HENRIETTE.

Encore si vous me disiez les raisons qui vous font agir...

SAINVILLE.

J'en ai de très-fortes... Mais il faut que je voie mon

pere... Soyez tranquille, je vous réponds de tout.

HENRIETTE.

Vous augmentez mon trouble, en croyant le dissiper. On vient... Je vais rejoindre ma tante... Puisse-t-elle avoir en moi la confiance que je voudrois mériter!

SCENE VI.

LE CHEVALIER DE CANDEUSE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

En vérité, Candeuse, Madame la Présidente est bien tracassiere; je vous avertis qu'Henriette est très-fâchée.

LE CHEVALIER.

La bonté de son cœur peut avoir entraîné ma mere dans une démarche imprudente, elle en est au désespoir; on devroit bien se corriger d'écouter les propos: agissons & laissons parler.

SAINVILLE.

Il ne faut pas cependant négliger les avis que l'on reçoit.

LE CHEVALIER.

Les avis? Ce sont toujours des méchancetés. Par exemple, on vient de me dire qu'Henriette ne m'épouse que parce que je jouis d'une grande fortune; vous sentez combien je suis loin d'une pareille idée; aussi ne m'arrêtera-t-elle pas.

SAINVILLE.

Qui peut donc vous avoir tenu de pareils discours?

LE CHEVALIER.

Des femmes qui se mêlent de tout, & qui ne savent rien. Ce sont pourtant des personnes de votre connoissance. Madame de Flécour... La petite d'Herbaut... Vous riez?... & vous avez raison; cela ne vaut pas la peine d'y penser. Elles n'ont pas voulu me nommer

ceux

ceux qui les avoient instruites, je ne les en ai point pressées.... Je soupçonne....

SAINVILLE.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Le Comte d'Aurai. Il aime à plaisanter.

SAINVILLE.

Mais, ce n'est pas une plaisanterie de dire qu'Henriette vous épouse par intérêt.

LE CHEVALIER.

Non. Ces femmes auront ajouté cela d'elles-mêmes, sur quelques folies que votre pere aura contées, sans penser même à sa niéce. Il rit de toutes les histoires que l'on débite dans le monde ; je le vois, avec vous, s'occuper à donner des ridicules aux femmes les plus à la mode ; & celles de ce nombre, que vous avez paru préférer, ont toujours été les objets de ses railleries. Je ne sais quel est son projet, mais il détruit insensiblement les charmes que vous pourriez trouver dans la société.

SAINVILLE.

M'apprendre à la choisir, ce n'est pas m'en éloigner. C'est-à-dire que vous n'approuvez pas sa conduite ?

LE CHEVALIER.

Je trouve qu'il vous met dans le cas d'avoir beaucoup d'ennemis. Les jeunes gens ont besoin d'être plus circonspects avec les femmes de qualité sur-tout, sans s'occuper, comme le Comte, de la différence que les mœurs mettent entr'elles.

SAINVILLE.

Il me semble que les vertus méritent des distinctions.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez. On ne les doit qu'au rang, à la faveur. Ce sont précisément celles dont on vous éloigne, qui feroient votre fortune. Si j'avois suivi votre exemple, je ne serois pas à la tête d'un Régiment ; mais aussi je pense que le Ministre s'applaudit tous les jours de la préférence qu'il m'a donnée. Le Corps que je commande est un des mieux tenus que je connoisse ; & si la Cour

vouloit profiter de mes avis, nos Troupes seroient le plus magnifiquement vêtues, & les plus agiles de l'Europe.

SAINVILLE.

Je ne connois de parure pour le soldat que la bonté de ses armes; quant à son activité, elle dépend de sa confiance dans son Général, de son zele pour son Roi, & de sa bravoure dans le danger.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plein des erreurs populaires. Tout dépend du talent de le discipliner. J'ai vu dans la derniere guerre....

SAINVILLE.

Laissons cela; parlons de la Présidente. Que pense-t-elle d'Henriette?

LE CHEVALIER.

Tout le bien possible. Elle craignoit seulement que votre cousine ne fût prévenue pour un autre: je l'ai rassurée. Mademoiselle Henriette ne donnera jamais son cœur sans l'aveu de sa raison. Puis-je craindre de ne pas lui plaire? Avec des égards, des procédés....

SAINVILLE.

On mérite l'estime..... mais....

LE CHEVALIER.

Quoi?

SAINVILLE.

La tendresse....

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que je veuille être l'amant de ma femme, & que j'exige toutes ces démonstrations de sentimens que quelques-unes affectent, bien moins pour faire le bonheur de leur mari, que pour les mieux tromper? Je veux être aimé, sans doute; mais comme on aime dans le monde.

SAINVILLE.

Comme on aime dans le monde! vous n'êtes pas difficile.

SCENE VII.

LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE, SAINVILLE, LE CHEVALIER DE CANDEUSE.

LA COMTESSE.

JE vous vois avec plaiſir, Chevalier. Je ſerai la premiere à vous annoncer qu'Henriette conſent à devenir votre femme. Son attachement à ſa famille, la crainte de ne plus nous voir, étoient les obſtacles qui l'arrêtoient, & que mes aſſurances ont diſſipées. Elle peut à préſent vous dire elle-même ce qu'elle penſe.

HENRIETTE, *froidement.*

La générosité de vos ſentimens mérite de ma part la plus vive reconnoiſſance. Oui, Monſieur, j'accepte votre main.... Que n'accepterois-je pas de celle qui m'eſt ſi chere! (*en montrant la Comteſſe.*)

SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, LE CHEVALIER DE CANDEUSE, LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE, SAINVILLE.

LA PRESIDENTE.

JE ſuis confondue, & je viens pour avoir des éclairciſſemens. Je quitte Madame de Flécour, qui m'a dit très-poſitivement que mon fils n'épouſeroit jamais Henriette; qu'elle étoit deſtinée pour un autre; (*A la Comteſſe.*) qu'en vain la fortune du Chevalier vous ſéduit; que le Comte ne la croit pas auſſi conſidérable; que d'ailleurs il aime mieux marier ſa niéce à quelque Gentilhomme peu riche, mais de bonne maiſon, qu'au fils

d'un homme de robe. Je ſuis accourue, eſpérant trouver M. le Comte ; je veux abſolument qu'il s'explique.

LA COMTESSE.

S'il eût pu faire de pareilles confidences, elles n'auroient point été pour Madame de Flécour. Le Comte n'eſt ni imprudent, ni faux ; je l'ai vu enchanté du mariage d'Henriette, il n'a pas changé en un moment. Mais enfin, Madame de Flécour vous a-t-elle dit tenir ce qu'elle ſavoit, de mon mari ?

LA PRESIDENTE.

Pas directement. C'eſt Madame d'Herbaut qui lui a tout conté, & je vais la trouver ; ſon hôtel eſt à côté de celui-ci. Il faut abſolument nommer ceux qui nous rendent de ſi bons offices. Donnez-moi la main, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, toutes ces démarches ſont inutiles ; M. le Comte vous dira lui-même ce qu'il penſe. Que vous importe les diſcours des autres ?

LA PRESIDENTE, *avec humeur.*

Tout m'importe, Monſieur. Je veux connoître mes amis, mes ennemis ; je veux toujours ſavoir qui je dois aimer ou haïr. Avec votre diſcrétion, votre prudence, vos égards, on eſt la dupe de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Souvent l'éclat qui ſuit les explications fait plus de tort que le ſilence, & nous ſépare de la ſociété.

LA COMTESSE.

Les explications ne brouillent jamais les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elles ſont toujours dangereuſes.... d'ailleurs la politeſſe exige....

LA PRESIDENTE.

La politeſſe eſt une fauſſeté qui ſert la calomnie. J'ai vu des femmes accueillir les auteurs des hiſtoires qu'on avoit faites d'elles, & donner lieu, par cette conduite, de croire qu'elles avoient beſoin de ménager les méchans.

Comment les connoître, ces méchans, si on ne les démasque pas? Comment se défendre, si l'on ne sait pas que l'on est accusé? Si Madame la Marquise de Canaple savoit que Désignie passe pour son amant, elle cesseroit peut-être de le voir. Si Madame la Comtesse de Ranieval n'ignoroit pas qu'on la regarde comme une personne qui sait fixer la fortune, passeroit-elle des jours entiers au jeu? Le petit Comte de Glaissel n'a point d'amis capables de l'avertir qu'on soupçonne sa bravoure. M. Derville est méprisé, moins par la cause de sa fortune, que par l'abus que sa femme en fait. Le faste de cette Financiere est ridicule. Et Madame....

LE CHEVALIER.

Eh! ma mere.... pourquoi tous ces détails?

LA PRESIDENTE.

Pour vous prouver, Monsieur, qu'il ne faut être ni soupçonné, ni accusé, ni raillé; & que l'expérience que j'ai du monde est plus sure que votre méthode.

(Elle sort, le Chevalier aussi.)

SCENE IX.

LA COMTESSE D'AURAI, SAINVILLE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

IL faut supporter les défauts qu'on ne peut détruire. Elle est vive, mais elle est bonne; j'aurois tort de me fâcher. Votre fortune, Henriette, mérite bien quelques complaisances de ma part. Le Comte ne tardera pas à venir; je vais l'attendre; je saurai bientôt s'il est contraire à mes projets. (*A Henriette.*) Suivez-moi.

(Elles sortent.)

SAINVILLE, *seul.*

Ma mere est, je crois, la premiere femme qu'on ne puisse brouiller avec une autre. (*Au Comte qui entre.*) Ah! mon pere, je vous attendois avec impatience.

SCENE X.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

EH ! qu'as-tu donc de ſi preſſé à me dire ?

SAINVILLE.

Ma mere vous attend pour vous demander une explication ; je dois vous prévenir ſur ce qu'elle veut ſavoir.

LE COMTE.

Mais elle me le dira mieux que toi.

SAINVILLE.

Non, ſurement. La Préſidente eſt venue ſe plaindre de quelques.... plaiſanteries faites ſur le compte du Chevalier ; elle vous accuſe.... Cependant, tout ce qu'on a dit vient de moi.

LE COMTE.

De toi ?

SAINVILLE.

Oui.... oui. Mais il ne faut pas qu'on le ſache, & je voudrois que vous vous chargeaſſiez de tout.... ſans entrer dans aucun détail.

LE COMTE.

Il faut ſavoir ce que tu as dit.

SAINVILLE.

Si vous vouliez traiter l'affaire à fond ; mais cela n'en vaut pas la peine.... Avouez tout, & riez de tout.

LE COMTE.

Ma femme, tu le ſais, n'aime pas que je plaiſante trop long-temps, je la fâcherois.

SAINVILLE.

Elle finira par rire avec vous. Son ſérieux ne tient jamais contre votre gaieté.

LE COMTE.

Mais encore faut-il que je ſois en état de répondre à

ſes queſtions. Candeuſe eſt au moment d'épouſer Henriette ; ce n'eſt pas trop bien prendre ſon temps pour en mal parler.

SAINVILLE.

Eſt-ce que ce mariage ne vous déplait point ?

LE COMTE.

Non. Je le trouve très-heureux pour Henriette.

SAINVILLE.

C'eſt qu'il me déplait à moi.

LE COMTE.

Et de quoi te mêles-tu, je te prie?

SAINVILLE.

Vous ne penſerez donc jamais à me marier?

LE COMTE.

Quelle fureur de mariage t'a-t-il donc pris ? Amoureux le matin, époux le ſoir !

SAINVILLE.

Il faut bien avoir un but, & tâcher de s'y rendre.

LE COMTE.

Oui. Mais ſans ſe preſſer. Le bonheur qu'on eſpere ne s'y trouve pas toujours.

SAINVILLE.

Eſt-ce au plus heureux des hommes à vouloir inſpirer de pareilles craintes?

LE COMTE.

Crois-tu qu'il y ait beaucoup de femmes comme la mienne, raiſonnable & tendre ? Penſes-tu que l'on faſſe ſouvent des mariages comme le nôtre ?

SAINVILLE.

Oui, tous ceux où l'amour préſide.

LE COMTE.

Rarement il préſide, plus rarement encore il ſuit.



SCENE XI.

LE COMTE ET LA COMTESSE D'AURAI, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

IL faut bien que je vienne vous chercher, car je vous attendrois envain quand vous êtes avec Sainville.

LE COMTE, *riant.*

Il me diſoit des choſes fort intéreſſantes ; vous en pouvez juger. J'allois cependant me rendre à vos ordres ; mais pour vous dire que je ne veux pas que vous grondiez, & que la Préſidente fait toujours grand bruit pour peu de choſes.

LA COMTESSE.

Il eſt tout ſimple que cette femme réponde à ce que l'on dit contre ſon fils, & qu'elle cherche à connoître votre façon de penſer ; d'ailleurs elle eſt incapable de tromper ſur ſa fortune.

LE COMTE, *regardant Sainville.*

Auſſi n'en a-t-on point parlé.

SAINVILLE, *faiſant ſigne au Comte.*

Un peu.... un peu, mon pere.

LE COMTE.

Peut-être quelques mots en l'air.

LA COMTESSE.

Eſt-ce à Madame de Flécour, ou à Madame d'Herbaut ?

LE COMTE, *regardant Sainville.*

Eh bien ?

SAINVILLE, *ſans regarder perſonne.*

Elle a nommé la derniere.

LE COMTE, *à Sainville.*

En es-tu ſûr ?

LA

LA COMTESSE.

Vous rirez tant qu'il vous plaira, mais je ne ſuis point contente de vous. Cependant j'avois quelques ſoupçons ſur un autre. (*Regardant Sainville.*)

LE COMTE.

Sur qui? Sur mon fils? Ah! il eſt incapable....

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE, LE MARQUIS DE SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE.

JE vous fais mes excuſes, Comteſſe; ce n'eſt point Monſieur (*En montrant le Comte.*) qui a parlé. Une perſonne moins eſſentielle dans cette affaire eſt la ſeule coupable.

LA COMTESSE.

Je ne vous entends point. Que voulez-vous dire?

LA PRÉSIDENTE.

Que tout ce qu'a raconté Madame d'Herbaut vient de Sainville, dont la trop grande légéreté l'empêche ſouvent de ſentir la conſéquence de ce qu'il dit. Je n'y penſe plus; j'aime Henriette; je la regarde dès-à-préſent comme ma fille, & croyez qu'elle ſera la plus heureuſe des femmes.... Tout ceci m'a fait oublier des gens qui m'attendent chez moi; j'y vais & reviens dans l'inſtant pour ſigner le contrat; nous paſſerons la ſoirée enſemble.... Je ne ſais ce que mon fils eſt devenu; je n'ai pas voulu qu'il me ſuivît; je le ferai chercher pour qu'il vienne nous rejoindre.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SAINVILLE.

LA COMTESSE.

CEtte femme a le meilleur cœur du monde.... (*A Sainville.*) & vous devriez être honteux de votre conduite.

LE COMTE.

N'a-t-il pas fait un grand crime ?

LA COMTESSE.

Plus grand que vous ne penſez. Que l'on s'amuſe quelquefois du ridicule des autres, c'eſt toujours un tort, mais il eſt toléré dans le monde ; on a fait rire, on eſt ſatisfait, quoiqu'il me ſemble que le rôle de plaiſant ſoit peu digne d'une homme raiſonnable.

Mais que l'on cherche à brouiller des amis, c'eſt une noirceur qui ne peut plaire à perſonne. Vous accoutumez votre fils à traiter de bagatelles ce qu'il fait, ce qu'il dit ; vous voulez qu'il ſoit agréable dans la ſociété, par le peu d'importance qu'il met à tout ; qu'il connoiſſe les hommes plus par leurs défauts que par leurs vertus. Vous l'avez conduit inſenſiblement à devenir étourdi, tracaſſier, méchant ; enfin je n'oublierai jamais ſa conduite dans cette journée. Quoi ! je trouve une fortune conſidérable pour Henriette ; Sainville, pour s'amuſer ſeulement, détruiſoit, ſans la bonté de la Préſidente, tout le fruit de mes ſoins !

LE COMTE, *après un ſilence.*

Avoue-le moi, mérites-tu ce que ta mere vient de dire ?

SAINVILLE.

Oui, mon pere, j'ai des torts plus que je ne penſois ; Madame a jetté dans mon ame un rayon de lumiere, qu'un ſentiment dont je ne ſuis pas maître obſcurciſſoit.

Si vous ſaviez les véritables raiſons qui m'ont fait agir.... vous me trouveriez moins coupable.

LA COMTESSE.

Non, Sainville, une mauvaiſe action ne change pas de nature par ſon motif. C'eſt à l'aide d'un menſonge que vous avez voulu déſobliger Henriette, ou la ſervir, comme vous voudrez. Mentir eſt un défaut auquel on ſe livre ſans s'en appercevoir. D'abord c'eſt pour s'amuſer, bientôt pour ſe défendre, enſuite pour deshonorer ceux dont les mœurs font la cenſure des vices.

Je vais retrouver Henriette; j'eſpere qu'elle ne me fera nulle queſtion ſur ce qui s'eſt paſſé; car je ne voudrois pas être obligée de convenir que vous ne méritez pas ſon eſtime.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIV.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

Eh bien, mon fils?

SAINVILLE.

Eh bien, mon pere? Si vous m'euſſiez écouté, je n'aurois pas fait toutes les ſottiſes qu'on me reproche. Je vous ai dit qu'il dépendoit de vous de me rendre heureux, que j'aimois...

LE COMTE, *avec impatience.*

Qu'a de commun ton amour avec tout ceci?

SAINVILLE.

Si la perſonne que j'aime étoit cauſe....

LE COMTE, *vivement.*

J'aurois très-mauvaiſe opinion de ſon caractere.

SAINVILLE.

Quoi! vous ne m'entendez pas? j'aime....

LE COMTE.

Tu me l'as dit, abrège.

SAINVILLE.

Une perſonne aimable....

LE COMTE.

C'eſt toujours comme cela.

SAINVILLE.

J'ai beſoin de toute votre bonté, de votre pitié même; ne me repouſſez pas....

LE COMTE, *avec tendreſſe.*

Mais parle donc.... Cette femme eſt-elle de ma connoiſſance?

SAINVILLE.

Oui, mon pere.... & même vous l'aimez beaucoup.

LE COMTE, *rêvant un peu.*

Je l'aime!... C'eſt donc... Henriette.... Cela n'eſt pas poſſible.

SAINVILLE.

Juſqu'à préſent j'avois cru ne ſentir pour elle qu'une amitié toute ſimple; je n'éprouvois point ces deſirs qui caractériſent l'amour; j'étois occupé d'Henriette, mais je croyois que c'étoit l'effet du déſœuvrement où me laiſſoient les femmes que je voyois. Ma mere ne vouloit pas la marier, je regardois ma couſine comme une compagne avec laquelle je paſſerois ma vie; j'étois heureux, car j'étois tranquille. Ce matin on m'annonce qu'elle épouſe Candeuſe; le trouble me ſaiſit; mes yeux incertains rencontrent ceux d'Henriette; la foudre n'eſt pas plus prompte que la révolution qui s'eſt faite dans mon ame. J'ai ſenti tout à la fois, l'amour, la haine. L'idée de voir Henriette au pouvoir d'un autre, ma fait perdre la raiſon. Je ſuis devenu mauſſade, tracaſſier, menteur. J'ai voulu brouiller la Préſidente & ma mere; inſinuer que le cœur d'Henriette étoit prévenu; j'ai fait quelques viſites pour mal parler de Candeuſe; j'ai dit quelques vérités: il ſe peut que dans l'état violent ou j'étois, j'aie trop outré les choſes.

LE COMTE.

Quelle conduite, mon fils! elle m'étonne au point que je ne puis vous répondre.... Il eſt inutile de penſer à votre couſine; jamais votre mere ne vous l'accordera....

Quand je lui parlerois de votre amour, je ne la persuaderois pas; elle m'accusera de trop de complaisance pour vos fantaisies. Croyez-moi, ce seroit une démarche inutile.... Renoncez à votre tendresse; elle n'est peut-être pas aussi vive que vous le pensez....

SAINVILLE, *prenant la main du Comte.*

Il n'est plus temps de me donner des conseils.... Mon pere, avez-vous cessé d'être cet ami si sensible à mes foibles chagrins, à mes plus simples plaisirs?.... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, au nom de cet amour dont vous feignez de croire qu'on se dégage aisément, vous qui en avez senti le pouvoir.... Au nom d Henriette, accordez-moi ce que je demande. Pressez, vous obtiendrez.

LE COMTE.

Mais Henriette vous aime-t-elle?

SAINVILLE.

Je ne sais.... Seroit-il impossible qu'elle eût éprouvé les mêmes sentimens que moi?

LE COMTE.

Ce seroit un très-grand malheur; car enfin, votre mere a donné sa parole.

SAINVILLE.

Ah! résistera-t-elle au plaisir de faire le bonheur de son fils, quand vous l'en solliciterez?

LE COMTE.

Mais songe donc qu'il faut que je paroisse t'approuver; qu'il faut l'engager à rompre ouvertement avec des personnes qu'elle estime.... Je ne puis me résoudre....

SAINVILLE, *aux genoux du Comte.*

Mon pere, il y va de ma vie.

LE COMTE.

Je ne puis te refuser.

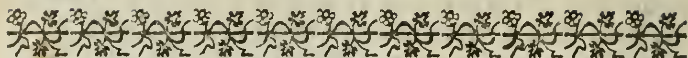
SAINVILLE, *se levant, embrasse le Comte.*

Ah! j'ai retrouvé mon ami.

LE COMTE.

Laisse-moi; je reviendrai te rendre compte de ce que j'aurai fait.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit, il y a des lumieres.

LA COMTESSE D'AURAI, *entrant par un côté du Théâtre.*

SAINVILLE, *par le côté opposé, & voulant ſe retirer.*

LA COMTESSE.

REſtez. Ce n'eſt pas moi que vous cherchez ici, mais je viens vous faire ma réponſe.

SAINVILLE, *à part.*

Ah Ciel! que va-t-elle m'apprendre?

LA COMTESSE.

Je ne vous reprocherai point les torts que vous avez eus; je ne vous ferai pas un crime de l'amour que vous dites reſſentir pour Henriette; je le ſuppoſe même auſſi fort que vous l'annoncez: je me borne à une ſeule queſtion. Croyez-vous qu'il ſuffiſe d'aimer ſa femme pour être heureux?

SAINVILLE.

Oui, Madame, j'en ſuis perſuadé, &....

LA COMTESSE.

Si je vous prouve le contraire?.... Si je vous apprends que ce qui vous ſemble un bonheur, eſt une chimere que le temps détruit?.... Vous ne voyez que des plaiſirs, bientôt vous ne trouverez que des peines. Des amis

perfides viendront vous insinuer le tort que vous vous êtes fait en sacrifiant la richesse à l'amour ; ils vous plaindront de n'avoir écouté que votre cœur ; ils vous persuaderont que vous ne pouvez être heureux, que vous ne l'êtes pas. Etes-vous bien sûr de ne laisser jamais entrevoir à votre compagne les regrets dont vous serez tourmenté? Vous n'en pouvez répondre. La plus légere brouillerie peut devenir une occasion de reproche. Si votre femme est sensible & fiere, vous êtes à jamais désunis ; plus elle auroit été tendre, plus elle sera révoltée. Vous ne trouverez que des froideurs, des mépris ; vous n'aspirerez peut-être qu'au bonheur d'une séparation, & vous ferez l'indécente démarche que les loix autorisent, mais que l'honnêteté désavoue. Les ames viles, qui seront cause des chagrins que vous aurez éprouvés, riront du soin que vous aurez pris d'en instruire le public. Sans amis, sans consolation, odieux à vous-même, vous détesterez la foiblesse de vos parens, & vous traînerez des jours malheureux, dévoré de la cruelle certitude qu'ils devoient être brillans.

SAINVILLE.

Ce tableau, tout affreux qu'il est, n'a rien de redoutable pour moi. Je ne crains pas les faux amis. On ne tient point de mauvais propos à ceux qui ne savent pas les entendre. S'il est des hommes capables de mal agir avec leurs femmes, ils méritent le sort que vous m'annoncez ; mais croyez qu'ils n'ont pas été conduits par des sentimens bien purs. Si vous examinez les personnes que vous pourriez me citer, vous verriez que des circonstances les ont déterminées plus que la tendresse. Je n'ai pas encore beaucoup d'expérience, & cependant j'ai déja vu que l'amour sert bien souvent de voile aux vices. On affecte des passions pour se livrer au désordre. Vous me défiez, pour ainsi dire, de répondre de moi ; ignorez-vous qu'on est toujours maître de ses procédés? Penétré d'un sentiment qui fera mon bonheur, convaincu de mes devoirs, ma femme, que j'aurai choisie, pourra-t-elle devenir l'objet de mon indifférence & de mes injustices?...

LA COMTESSE.

Mon fils, l'amant peut diſparoître.

SAINVILLE.

Mais l'honnête homme reſte. Ma mere, prenez plus de confiance dans une ame formée ſous vos yeux. Ma façon de penſer n'eſt pas l'ouvrage d'un mercenaire occupé de plaire par une baſſe complaiſance; c'eſt un pere attentif, ferme & tendre; une mere éclairée, décente & ſenſible, qui m'ont donné la plus réelle, la plus ſolide éducation, l'exemple de mes parens. Croyez qu'en demandant Henriette pour épouſe, je m'engage, par le ſerment le plus ſaint, à conſerver dans toute ſa pureté le ſang que vous avez fait paſſer dans mes veines. Où cacherois-je ma honte, ſi je ceſſois d'être eſtimé de vous ?

LA COMTESSE.

Sainville, vos diſcours me perſuadent de l'honnêteté de votre ame, & je ſerois même ſéduite, ſi je pouvois l'être. Mais vous connoiſſez les loix de l'honneur; j'ai donné ma parole, je n'y manquerai pas. Henriette étoit digne de vous; & malgré la ferme volonté où j'étois de vous procurer une grande fortune, je ſens que j'aurois peine à me défendre de vos inſtances, ſi j'étois libre. Gardez les ſentimens que je découvre en vous, ils feront un jour votre bonheur.

SAINVILLE.

Il n'en eſt plus pour moi, Madame, s'il faut renoncer à ma chere Henriette. Je n'eſpere & n'exige pas que vous retiriez votre parole, quoique cela ne ſeroit point une choſe inouie; mais différez au moins pour quelque temps un mariage que je ne puis ſouffrir; quelques circonſtances pourront alors vous dégager.

LA COMTESSE.

C'eſt-à-dire que vous ne croyez pas que c'eſt manquer à ſa parole que de chercher les moyens d'éluder l'obligation de la tenir.

SAINVILLE.

Non, ſi les moyens ne viennent pas de vous. Que ſait-

ſait-on? La Préſidente peut changer d'elle-même ; elle ne ſe pique pas d'une grande exactitude.

LA COMTESSE.

Quelle honte alors pour Henriette d'être abandonnée par des perſonnes qui l'ont recherchée !

SAINVILLE.

Si je remplace l'époux qu'elle perdra, on croira ſans peine qu'elle a voulu me donner la préférence. Je vaux Candeuſe, je crois, à tous égards.

LA COMTESSE.

Les biens conſidérables dont il jouit...

SAINVILLE.

Eh ! Madame, eſt-il poſſible que vous vous occupiez ſans ceſſe de la fortune, vous qui la mépriſez ?

LA COMTESSE.

Je puis penſer pour moi autrement que pour les autres... Mon fils, il ne vous reſte plus qu'une reſſource... éloignez-vous pour quelque temps ; quand vous ne verrez plus Henriette, vous ſerez tranquille ; l'habitude d'être avec elle vous a peut-être fait croire que vous ne pouvez vous en paſſer : le temps vous éclairera ſur vos véritables ſentimens.

SAINVILLE.

Parce que vous ne voulez pas que j'épouſe Heuriette, il faut que je me ſépare des ſeules perſonnes qui pourroient adoucir mes chagrins. Ah ! ma mere...

(*Un moment de ſilence.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE.

J'Ai trop tardé, ſans doute ; mais je n'ai pu me débarraſſer plutôt des importuns. Je ſuis enfin à vous, libre de tout ſoin. Jamais je ne me ſuis ſentie de ſi

bonne humeur. N'eſt-il pas vrai, Comteſſe, que le bonheur que l'on procure répand dans l'ame une joie bien précieuſe ? Vous l'éprouvez comme moi.

Je comptois trouver le Chevalier ici... Le Bijoutier l'aura fait attendre; ce qu'il a choiſi eſt charmant...Vous avez vu les pierreries ce matin ? Tout vous plaira de même... Sainville, on ſigne le contrat ce ſoir, on ſe marie demain, & dans trois jours je veux que votre nouveau couſin ſoit votre meilleur ami. Je l'ai grondé ſur ce qu'il étoit trop ſérieux avec vous, il m'a promis qu'il ſe mettroit à votre ton. Quand on eſt uni & qu'on s'aime, les caractères ſe rapprochent aiſément... (*A la Comteſſe.*) Mais qu'a-t-il donc encore ? Il me paroit bien triſte.

LA COMTESSE.

Un voyage qu'il ne comptoit pas faire, dérange le plaiſir qu'il ſe promettoit. Il eſt fâcheux d'être obligé de rejoindre ſon Régiment, quand on a des fêtes chez ſoi; il part demain.

LA PRÉSIDENTE.

J'en ſuis très-fâchée, Comteſſe... Mais il faut obtenir un congé... Je m'en charge, ſi vous voulez; je veux abſolument qu'il ſoit à notre mariage. J'aimerois mieux le différer que de le célébrer ſans lui...

SAINVILLE, *vivement.*

Oui, Madame, vous avez raiſon; je mérite qu'on ait cet égard... & je vous en aurai, je vous jure, une obligation infinie. A mon retour, on...

LA COMTESSE.

Vous abuſez des bontés de Madame, mon fils; & vous déſobligez Henriette & Candeuſe. Le Chevalier ſe plaindroit, à juſte titre, d'un retard fondé ſur une cauſe ſi peu intéreſſante. Vous ne ſerez point à la célébration des noces... Eh bien, nous célébrerons votre retour; ce ſera fêtes pour fêtes... ſi vous revenez plus raiſonnable ſur-tout. Le Comte eſt avec le Notaire chez moi, ſi vous voulez, Préſidente, nous nous y rendrons; & mon fils ira ſonger à ſon départ.

SAINVILLE, *à la Comteſſe.*

Madame, un moment.

LA PRÉSIDENTE.

Mais s'il a quelque choſe à vous dire, je vous laiſſe.

LA COMTESSE.

Eh ! non, tout eſt dit entre nous.

SCENE III.

SAINVILLE, HENRIETTE *entrant par le côté de l'appartement du Comte.*

SAINVILLE, *ſeul.*

TOut eſpoir eſt perdu pour moi... Et mon pere m'abandonne. (*Courant au-devant d'Henriette.*) Ah ! c'eſt vous, c'eſt vous que je vois enfin, Henriette ! Je vais donc vous perdre !

HENRIETTE.

N'ajoutez point vos regrets aux miens ; je n'aurois pas la force d'en triompher.

SAINVILLE.

Vous épouſez Candeuſe ! eſt-il poſſible ? Vous diſiez que vous ne l'aimiez pas. Vous l'acceptez cependant.

HENRIETTE.

On ne me l'a point offert, Sainville ; on me l'a donné ; il faut obéir. Mais je ne ſais ce qui ſe paſſe dans mon ame, un trouble affreux l'agite. Plus j'approche de l'inſtant qui doit m'unir à Candeuſe, plus je ſens d'éloignement pour lui. L'idée d'un engagement éternel ne peut ſeule faire éprouver une douleur auſſi vive ; il me ſemble que je ſuis réſervée aux plus grands malheurs, dès l'inſtant que j'aurai quitté cette maiſon. Quel attrait enchanteur m'y fixe ?... Quand ce moment devroit être le dernier de ma vie, je ne ſerois pas dans un état plus cruel.

SAINVILLE.

Il en eſt un plus terrible que le vôtre, Henriette; c'eſt celui où je me trouve.

HENRIETTE.

Vous? Et quel chagrin peut altérer le bonheur dont vous jouiſſez?

SAINVILLE.

Dites le bonheur dont je jouiſſois, & que je n'ai pas connu. Au ſein de ma famille, maître de vous voir à toute heure, je vivois dans une paix profonde; je n'imaginois point de malheur... Henriette, me pardonnerez-vous ce que je vais dire?... Dans le moment où vous êtes à Candeuſe, je devrois, ſans doute, garder le triſte ſecret qui me devore... Ah! du moins vous me plaindrez... En vous donnant à quelqu'un que vous n'aimez pas, votre cœur indifférent ſur les objets qui vous environnent, n'eprouve que les ſouffrances de la contrainte. Mais, en vous perdant, le déſeſpoir remplit mon ame. Je vous vois paſſer dans les bras d'un autre, quand l'amour le plus vif vous appelle dans les miens! Ne s'eſt-il donc caché dans mon cœur que pour ſe faire ſentir avec plus de violence? J'ai tenté vainement de rompre votre mariage; je me ſuis apperçu trop tard de mes ſentimens; je vous aime enfin...

HENRIETTE, *après un peu de ſilence.*

Je pardonne à votre ſituation l'aveu trop indiſcret que vous venez de me faire; vous ſentez vous-même qu'il falloit cacher votre amour, avez-vous bien ſongé à ce qu'il a de dangereux pour moi? Mon cœur, que vous croyez indifférent, peut-il être inſenſible à la perte du vôtre? Vous augmentez mes chagrins & mes regrets.

SAINVILLE, *vivement.*

Ah! ſi mon amour vous touchoit; ſi vous partagiez ma tendreſſe & mon déſeſpoir; ſi vous étiez perſuadée que notre bonheur ſeroit d'être unis l'un & l'autre, vous pourriez... (*Il s'arrête.*)

HENRIETTE.

Que puis-je dans les circonſtances où je ſuis?

SAINVILLE.

Que ne pourriez-vous pas !... Vous êtes libre encore ; ma mere n'aura pas la cruauté de vous contraindre... Henriette, m'aimez-vous ?

HENRIETTE.

Vous êtes certainement l'objet le plus cher à mon cœur... Votre eſprit ranime le mien. Il ſemble que je ne penſe, que lorſque vous me parlez. Rien ne peut exprimer le charme que je trouve à vivre avec vous. Mais cette ſituation n'eſt point nouvelle ; je l'éprouve depuis que je ſuis ici. Tout ce que j'ai pu lire ſur les effets de l'amour reſſembleroit aſſez à ce que je ſens... Ce que j'en entends dire, ce que je vois dans le monde eſt ſi différent, que je crois n'avoir pour vous que de l'amitié... Mais que cette amitié eſt tendre !

SAINVILLE.

Non. Vous m'aimez, j'oſe vous le dire ; croyez-en votre cœur ; croyez-en ma tendreſſe. Le charme que vous éprouvez avec moi, n'eſt que l'effet inconnu d'un feu que l'amour répand dans votre ame... Vous ignorez ce que je ſens trop bien. (*Il ſe met aux genoux d'Henriette.*) Cédez au ſentiment qui vous parle... Conſentiriez-vous à devenir l'épouſe de Candeuſe, ſi vous pouviez être la mienne ?

HENRIETTE.

Un pareil eſpoir me ſeroit-il permis ?

SAINVILLE.

Je ne puis être heureux ſans vous.

HENRIETTE.

Eh ! je ne puis être heureuſe avec un autre.



SCENE IV.

SAINVILLE, HENRIETTE, CANDEUSE.

CANDEUSE *entre par la porte du Jardin, & ſort à l'inſtant.*

AH!

HENRIETTE, *à Sainville, qui eſt encore à genoux.*
Ciel! Candeuſe vous a vu; levez-vous.

SAINVILLE, *ſe relevant.*
Mais, je n'ai vu perſonne... Par où... comment...

HENRIETTE.
Par le jardin... Il nous a vu, vous dis-je.

SAINVILLE.
Eh bien! Henriette, ce moment décide de mon ſort... Je vais trouver Candeuſe.

HENRIETTE.
Arrêtez... qu'allez-vous faire?...

SAINVILLE.
Vous obtenir de lui-même.

HENRIETTE.
A quel éclat m'expoſez-vous?... & quel danger oſez-vous courir?...

SAINVILLE.
C'eſt pour éviter cet éclat, au contraire... Des dangers, je n'en connois point quand il s'agit de vous.

HENRIETTE, *tenant Sainville.*
Non, vous ne ſortirez pas...

SAINVILLE.
Henriette, les momens ſont chers, & mon amour vous répond du ſuccès.

(*Il s'échappe.*)



SCENE V.

HENRIETTE, *ſeule.*

SAinville !... Il ne m'écoute pas... Je ſuis au déſeſpoir. (*A la Comteſſe qui entre.*) Madame... votre fils...

SCENE VI.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

MOn fils... que fait-il ?...

HENRIETTE, *à part.*

Que vais-je dire ?... Si vous ſaviez...

LA COMTESSE.

Mais, expliquez-vous donc...

HENRIETTE.

Sainville cherche Candeuſe...

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi ?... Seroit-il poſſible... Seriez-vous cauſe...

HENRIETTE.

Je ne ſuis point coupable... Mais je ne pouvois empêcher Sainville de m'apprendre qu'il m'aimoit... Avois-je pu le prévoir ?...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Je n'ai pas ſu lui cacher que je l'aime... & j'en ſuis bien punie par l'effroi mortel qui s'eſt emparé de mon ame. Candeuſe a ſurpris Sainville à mes genoux...

LA COMTESSE.

O Ciel !... que faire ?...

SCENE VII.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Comte, courez après votre fils.

LE COMTE.

Pourquoi ?... Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Sainville, déſeſpéré de ne pouvoir obtenir Henriette... la diſpute peut-être en ce moment à Candeuſe.

LE COMTE, *avec une ſorte d'incertitude.*

Bon ! vous voyez des choſes... qui n'arriveront ſurement pas... D'ailleurs, le Chevalier n'eſt pas ſi violent que Sainville.

LA COMTESSE.

Candeuſe doit être aigri par ce qui s'eſt paſſé.... Ah ! ſuivez-les, s'il eſt poſſible....

(*Le Comte fait quelques pas, & revient.*)

Quoi ! vous reſtez?

LE COMTE, *après un moment de ſilence.*

Je ferois une démarche irréguliere... & ſans doute inutile.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous ſacrifieriez à de vains préjugés les devoirs ſacrés de la nature?... Fatale Henriette, étoit-ce vous qui deviez faire couler mes larmes?

(*Elle ſe jette dans un fauteuil.*)

HENRIETTE, *s'approchant.*

Je n'ai pas la force de ſoutenir votre douleur ; mais je mérite vos reproches. Vengez-vous, Madame, il ne manquera plus rien à mon funeſte ſort.



SCENE

SCENE VIII.

GERMONT, LA COMTESSE, HENRIETTE, LE COMTE.

GERMONT, *bas au Comte.*

UN de vos Gens m'a dit, Monſieur, de vous avertir que l'on demandoit à vous parler dans votre appartement.

LE COMTE, *bas.*

Sais-tu qui ?

GERMONT.

Non, Monſieur.

LA COMTESSE, *ſe levant.*

Vous ſortez !... Ne puis-je ſavoir... Je ne vous quitte point.

LE COMTE.

De grace, ſoyez plus tranquille... Voulez-vous apprendre à tout le monde ce qui ſe paſſe ici ? (*A Germont.*) Ne laiſſe ſortir perſonne. (*Il ſort.*)

LA COMTESSE.

Eh ! que m'importe ? mon malheur ne me juſtifiera que trop.

SCENE IX.

LA COMTESSE, HENRIETTE, GERMONT.

LA COMTESSE, *à Germont.*

QUi peut avoir demandé le Comte ?

GERMONT.

Je l'ignore, Madame ; ce n'eſt point à moi que l'on s'eſt adreſſé.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! le Chevalier n'eſt point encore ici ? Le Comte m'a quitté pour le chercher, & je ne vois ni l'un ni l'autre.

LA COMTESSE, *embarraſſée.*

Le Comte eſt chez lui... Quelqu'un l'a demandé.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous paroiſſez inquiete ?

LA COMTESSE.

Moi !... Non... Je ſuis occupée...

LA PRÉSIDENTE.

Henriette l'eſt donc auſſi ?

HENRIETTE.

Sainville... qui ne vient pas...

(*Pendant qu'Henriette parle, la Comteſſe doit avoir l'air inquiet de ce qu'elle va dire.*)

LA PRÉSIDENTE, *à la Comteſſe.*

Vous avez tort de l'attendre...

LA COMTESSE.

Comment, j'ai tort ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Vous avez voulu qu'il partît demain, il ſera parti ce ſoir, & ſurement très-fâché. C'eſt votre faute auſſi ; je voulois qu'il reſtât... Mais je ſais bien encore où le trouver... Il eſt chez le Comte... venez.

LA COMTESSE.

Non, Madame ; cela n'eſt pas poſſible... J'eſpere voir Sainville avant ſon départ.

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'eſt donc pas lui qui vous occupe ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi. Non , non , Madame.

(*Pendant ceci , un Laquais entre , & parle bas à Germont , au fond du Théâtre.*)

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! je vous ai deviné ; ſurement vous craignez que mon fils n'ait pris un peu d'humeur contre Sainville. Henriette , qui aime ſon couſin , feroit fâchée de le voir brouillé avec ſon mari. (*Elle les prend par la main.*) Raſſurez-vous toutes deux , vous ne rendez pas juſtice à Candeuſe...

GERMONT.

Monſieur le Comte , Madame , vous prie d'entrer un moment chez lui.

LA PRÉSIDENTE.

Volontiers. (*Elle ſort.*)

LA COMTESSE.

Je n'y peux plus tenir... Jamais cette femme ne m'avoit paru ſi fatigante... (*A Germont.*) Tu ne ſais pas ce que le Comte veut d'elle ?

GERMONT.

Monſieur m'a fait dire ſeulement , qu'il vous prioit de ne la pas ſuivre.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en ai pas la force... Henriette , que nous préſage tout ceci ?



SCENE XI.

LA COMTESSE, GERMONT, HENRIETTE, SAINVILLE.

HENRIETTE, *appercevant Sainville.* (*Bas.*)

MAdame... Sainville...

LA COMTESSE, *allant à lui.*

Mon fils!... qu'avez-vous fait de Candeuſe?

SAINVILLE, *regardant Henriette.*

Moi... Madame... Je...

LA COMTESSE.

Henriette m'a tout dit. Parlez... Tirez-moi de l'inquiétude où je ſuis; j'avois craint votre pétulence... Je vous vois... mais...

SAINVILLE.

Calmez une vaine terreur, Madame. Je ne voulois qu'inſtruire Candeuſe des ſentimens d'Henriette & des miens; & je n'ai mis dans mes diſcours, que la vivacité que l'amour donne. Le Chevalier n'héſitera pas, je crois, ſur le ſeul parti qui lui reſte à prendre. Je vais, m'a-t-il dit avec beaucoup de ſang-froid, porter ma réponſe au Comte. Je ne penſe pas qu'il ait voulu me tromper, auſſi ne me ſuis-je point obſtiné à le ſuivre.

LA COMTESSE, *avec tendreſſe.*

Il eſt au moins plus prudent que vous.

SAINVILLE.

Il eſt facile de l'être, Madame, quand on n'a point de paſſion.



SCENE XII, & derniere.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE, SAINVILLE, HENRIETTE.

LE COMTE, *à la Comteſſe.*

JE quitte le Chevalier & ſa mere, Madame. Il renonce à regret, m'a-t-il dit, au bonheur de poſſéder Henriette, puiſqu'il n'a pas celui de lui plaire. Sainville eſt aimé, il doit avoir la préférence. Ne penſez pas cependant qu'aucune idée déſavantageuſe à notre niece l'éloigne du deſir d'être ſon époux ; il connoit la pureté de ſes mœurs. Sa mere approuve qu'il rompe des engagemens contraires à nos vœux ; dégagée de votre parole, vous pouvez changer le ſort d'Henriette...

SAINVILLE, *à la Comteſſe.*

Madame, vous rappellez-vous l'eſpoir dont vous m'avez flatté, dans le cas où vous feriez libre ?

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Comme je n'ai pu prévoir tout ce qui vient d'arriver, je n'ai pu rien promettre ; & je ſuis corrigée d'ailleurs, d'avoir diſpoſé une fois de ma niece ; accepteroit-elle encore des dons de ma main ?

HENRIETTE.

Vous voulez me punir du trouble que j'ai cauſé ; mais après avoir vu ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, vous devez ſentir combien j'ai ſouffert, & combien je mérite votre pitié.

(*Pendant ceci, Sainville paſſe du côté du Comte.*)

SAINVILLE, *au Comte.*

Ne m'abandonnez pas dans ce moment.

LE COMTE, *à la Comteſſe.*

J'avois promis de vous laiſſer maîtreſſe du ſort de Sainville ; mais les circonſtances me contraignent à ne pas même vous conſulter. (*Prenant Sainville par la*

main.) Henriette, voilà votre époux... Et je ne crois pas que vous me refuſiez.

SAINVILLE *paſſe à Henriette, & la préſente à la Comteſſe.*

LA COMTESSE, *leur prenant les mains.*

Souvenez-vous toujours que les époux qui ſe ſont choiſis, ſe doivent encore plus que les autres. Que l'eſtime, la confiance & l'amour régnent entre vous! (*A Sainville.*) Mais devenez plus ſage.

LE COMTE.

Les étourdis finiſſent toujours par être raiſonnables; & les femmes tendres ſont les plus vertueuſes. Ainſi le ſort ſe joue des projets des humains. Je voulois que mon fils fût complaiſant & léger; il eſt impérieux & ſenſible. (*A la Comteſſe.*) Vous deſiriez qu'Henriette vécût dans l'indifférence; ſon cœur a trompé votre eſpoir. On ne détruit point les penchans de la nature.

FIN.

Lu & approuvé, ce 20 Juillet 1771. MARIN.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer, ce 20 Juillet 1771. DE SARTINE.